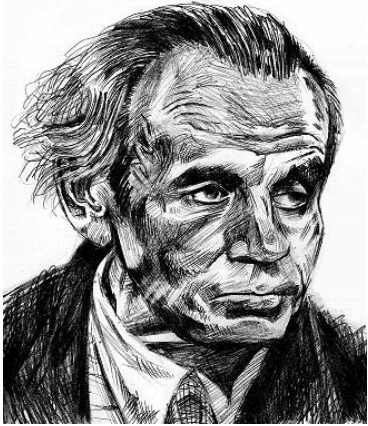


Jouissance de la haine

- NOTE SUR LE « CAS CÉLINE » -



Sa misanthropie, sa misogynie, son racisme, son antisémitisme – que Jankélévitch distinguait du racisme par cette peur spécifique de l'autre, de l'imperceptiblement autre –, son univers de haine et de ressentiment, la hargne et la jubilation qu'elle lui procurait, sa façon de se vautrer dans sa fange, seraient donc la conséquence du vécu de la guerre – la « Grande » – par Céline.

La récente publication de *Guerre*, manuscrit retrouvé et publié par Gallimard¹, est à ce titre un élément, non tant de justification, mais plutôt de compréhension de ce qu'on a appelé, faute de mieux, le « cas Céline ».

Il semble en effet montrer à quel point la violence qui dévora son âme le poussa vers une démesure sans tendresse caractéristique de son « style ». Un penchant qui fascine autant qu'il répugne. Cette violence du fond et de la forme serait née dans la boue et le sang de la folie guerrière où l'on fusillait les survivants des massacres parce que, justement, leur survie était suspecte et où l'on décrétait, au contraire, avec l'arrogance de l'arbitraire galonné, que d'autres estropiés seraient des héros décorés – des guignols manipulés en somme – qui inspireraient la nécessité d'autres massacres à venir. Le peloton ou la médaille : choix qui résume la promesse d'avenir des défigurés de l'âme, des gueules cassées à l'intérieur. Une société qui fait de la mort atroce de ses enfants une gloire justifierait une colère monstrueuse à l'image de ce qu'elle engendra. Le crime excuserait un désir de vengeance chez la victime impuissante. Ainsi, sa colère sublimée, vigoureuse et dévastatrice, la rage folle qui habitait Céline, pourraient sembler disculper ce que par raison l'on ne saurait comprendre. Chez Céline, dans les années 1930 et 1940, cette colère rageuse cherchera une cible sur laquelle se focaliser. Elle la trouvera dans l'antisémitisme délirant et de surcroît lâche de l'écrivain.

La jubilation que procure la haine de tout, l'ivresse envoûtante, fascinée, qu'elle libère, nous emportent jusqu'à la nausée lorsque l'on connaît la suite, ce puits sans fond, ce si profond abîme où sombra l'acariâtre Céline sans jamais exprimer le moindre repentir. L'auteur du *Voyage s'adonna*, en effet, sans compter à cette forme particulière d'inversion victimaire qui fut sa marque, répétant incessamment et jusqu'à sa mort : « La victime, c'est moi ! ». Le pire, si l'on n'y prenait garde, serait de prendre goût à cette haine gluante à souhait. Le danger est là, évident, car au fond la prose de Céline est « jouissive », pour reprendre ce terme si abusivement galvaudé dans ces années 1970 qui furent celles de sa redécouverte. Jouissive, oui, mais jusqu'à la honte que l'on éprouve à partager la sienne

¹ On lira à ce propos l'indispensable étude de Philippe Roussin – « Déshonneur et patrie : retour sur l'affaire Céline » – publiée sur le site « En attendant Nadeau » et disponible en ligne à l'adresse <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/12/15/deshonneur-patrie-affaire-celine/>

sans vergogne ni retenue. Le mécanisme est d'ailleurs connu : il procède de l'attrait voyeuriste et de la délectation maléfique que crée la tentation de partager le bonheur du bourreau. Cette sadique addiction doit questionner le plaisir même du lecteur, mais plus encore nous conforter dans l'évidence que la césure célinienne fut indiscutablement à l'origine d'une éructation qui provoqua, dans un même mouvement, un malaise et une joie mauvaise qui, grâce ou à cause du succès que remporta Céline, emportèrent la littérature du côté d'un au-delà sans limites de la folie sanguinaire – dont l'indispensable contrechant serait Camus. Je hais donc je suis, grimace en effet ce Céline qui, victime du suicide européen, y perdit la raison. Rien d'autre chez lui qu'un nihilisme (pas romantique pour un rond) et sans autre fin que lui-même. En somme, une envie de tuer et de faire souffrir avec les mots qui précèdent le passage à l'acte dont le soin de l'exécution est confié à d'autres.

« Céline n'est pas sans mérite, note quelque part Houellebecq ; il est juste ridiculement surévalué. » C'est précisément de cela que naît le trouble, de cette surévaluation à laquelle l'on se prête bien volontiers. Il y a comme ça des spectacles horribles dont on n'arrive pas à s'extraire. Même si l'on détourne le regard, il revient encore et toujours vers l'horreur. Comme aimanté.

À la différence de Giono, de Cendrars ou du Giraudoux de *La guerre de Troie n'aura pas lieu* – dont la tirade d'Hector mérite encore qu'on s'y arrête² –, Céline s'engouffra infiniment dans sa jouissance de la haine sans jamais en guérir. Il n'eut de cesse, *in fine*, de tourner le couteau dans sa plaie jusqu'à y trouver ce « style » littéraire qui fit sa gloire. Un cas, vraiment !

Jean-Luc DEBRY

– À *contretemps* / Recensions et études critiques / juin 2022 –
[<http://acontretemps.org/spip.php?article923>]

AC

² **Hector.** – Ô vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas, écoutez ces paroles, voyez ce cortège. Nous sommes les vainqueurs. Cela vous est bien égal, n'est-ce pas ? Vous aussi vous l'êtes. Mais, nous, nous sommes les vainqueurs vivants. C'est ici que commence la différence. C'est ici que j'ai honte. Je ne sais si dans la foule des morts on distingue les morts vainqueurs par une cocarde. Les vivants, vainqueurs ou non, ont la vraie cocarde, la double cocarde. Ce sont leurs yeux. Nous, nous avons deux yeux, mes pauvres amis. Nous voyons le soleil. Nous faisons tout ce qui se fait dans le soleil. Nous mangeons. Nous buvons... Et dans le clair de lune !... Nous couchons avec nos femmes... Avec les vôtres aussi... [...] Ô vous qui ne sentez pas, qui ne touchez pas, respirez cet encens, touchez ces offrandes. Puisqu'enfin c'est un général sincère qui vous parle, apprenez que je n'ai pas une tendresse égale, un respect égal pour vous tous. Tout morts que vous êtes, il y a chez vous la même proportion de braves et de peureux que chez nous qui avons survécu et vous ne me ferez pas confondre, à la faveur d'une cérémonie, les morts que j'admire avec les morts que je n'admire pas. Mais ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que la guerre me semble la recette la plus sordide et la plus hypocrite pour égaliser les humains et je n'admets pas plus la mort comme châtement ou comme expiation au lâche que comme récompense aux vivants. Aussi qui que vous soyez, vous absents, vous inexistants, vous oubliés, vous sans occupation, sans repos, sans être, je comprends en effet qu'il faille en fermant ces portes excuser près de vous ces déserteurs que sont les survivants, et ressentir comme un privilège et un vol ces deux biens qui s'appellent, de deux noms dont j'espère que la résonance ne vous atteint jamais, la chaleur et le ciel. [Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, acte II, scène 5 (extrait), 1935.]